

“ Borges : une littérature européenne sous le signe du Nord, ou l’autre Seigneur des Anneaux ”

Vincent Ferré

▶ **To cite this version:**

Vincent Ferré. “ Borges : une littérature européenne sous le signe du Nord, ou l’autre Seigneur des Anneaux ”. Magazine littéraire (Le), 2012. halshs-03089360

HAL Id: halshs-03089360
https://shs.hal.science/halshs-03089360

Submitted on 28 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Borges : une littérature européenne sous le signe du Nord, ou l'autre Seigneur des Anneaux »

Vincent Ferré (UPEC, UR 4395 LIS [Université Paris 13 en 2012])

Le Magazine Littéraire, dossier *Borges*, juin 2012, p. 76-77 (version avant coupes)

Borges et le Nord ? A première vue, le lecteur de *Fictions* ou du *Livre de sable* peut être surpris. Borges est toutefois l'auteur de nombreuses préfaces (recueillies dans un volume homonyme), et de *Cours de littérature anglaise* donnés à Buenos Aires en 1966 et rassemblés de manière posthume, qui ne sont pas sans rappeler le Nabokov des *Littératures*. L'*Essai sur les littératures médiévales germaniques* a été traduit en français cette même année 1966, par Michel Maxence, alors que Borges commençait à être reconnu en Europe, et un an seulement après la seconde version (*Medievales Literaturas Germanicas*, 1965) d'un ouvrage publié en 1951 sous le titre *Antiguas Literaturas Germanicas*. Ces dates et le changement de titre ne sont pas anodins : dans ce livre écrit en collaboration avec María Esther Vasquez, c'est bien l'image du Moyen Âge d'une part, d'autre part ses relations avec l'Antiquité qui sont en jeu, dans leur rapport avec la modernité.

Entre érudition et narration, une histoire littéraire et culturelle

A qui est destiné ce livre ? A un lecteur curieux de découvertes, et à l'amateur qui y verra « la préfiguration » du roman moderne : l'ouvrage est pleinement un *essai*, au sens où il recherche l'équilibre entre érudition et vulgarisation (au sens noble), proposant une bibliographie, des indications sur les traductions, mais aucune note. Il raconte une histoire, littéraire et culturelle, se faisant volontiers didactique ; en même temps qu'il donne à lire, résumant et citant abondamment les textes et leurs commentateurs, anciens (Tacite, Jordanes) ou plus contemporains (Ker et autres critiques allemands et anglais).

La structure de l'essai se calque à la fois sur la géographie – sont évoquées successivement les aires « saxonne », « allemande » et « scandinave » – et sur l'Histoire, puisque le chapitre liminaire est consacré à la Bible d'Ulfilas (IV^{e} s.), la première en langue vernaculaire. Suivent, pour la littérature « de l'Angleterre saxonne » : *Beowulf*, le fragment de Finnsburg, des poèmes (« Widsith », « La vision de la croix »), *La Bataille de Maldon*, les œuvres de Cynewulf et de Caedmon, de Layomon… Tacite est de nouveau évoqué en ouverture des pages relatives à la littérature germanique, qui partent des traces les plus anciennes pour aller vers la poésie religieuse et épique (*Evangelienbuch*, *Ludwigslied*…), puis vers les romans de Gottfried de Strasbourg et de Wolfram d'Eschenbach, jusqu'à la poésie amoureuse des *Minnesänger*, avant de consacrer une place de choix au *Nibelungenlied*. Le lien se fait ainsi avec le chapitre le plus long et le plus enthousiaste, consacré à la littérature scandinave : les *Eddas* (la « grande », ou « poétique » et celle, en prose de Snorri Sturluson), la *Heimskringla* et les sagas, dont la *Völsunga Saga*.

On retrouve Borges dans les ouvertures fulgurantes vers les siècles ultérieurs, par le biais d'allusions à Coleridge, Tennyson, Kipling, Melville, Eliot ou Whitman, et par des anachronismes assumés – telle métaphore est qualifiée de « baroque », tel texte est « romantique » avant l'heure ou comparé à un récit policier, la dramatisation des sagas annonce le cinéma, etc. Les mises en relation deviennent parfois vertigineuses, lorsque l'essai rapproche, sur la généalogie d'un motif, les littératures germaniques, perse, latine, espagnole… On retrouve aussi Borges dans des formules frappantes : « Au XII^{e} siècle, les Islandais découvrent le roman, l'art de Cervantes et de Flaubert ; cette invention est aussi secrète, aussi stérile pour le reste de l'univers que leur découverte de l'Amérique. » (p. 143). Ce qui n'empêche pas une attention minutieuse aux particularités de chacune de ces littératures, aux caractéristiques de la poésie anglo-saxonne allitérative, à la genèse de certaines métaphores et périphrases en vieil anglais…

S'il a vieilli sur des points d'érudition ou apparaît péremptoire, moins nuancé que certains développements des *Cours de littérature anglaise* – y compris dans des jugements de valeur à l'emporte pièce ! –, s'il se risque à des hypothèses psychologiques ou historiques qui le font parfois verser dans la fiction, là n'est pas l'essentiel.

L'enjeu de l'*Essai* : un éloge des métissages culturels et linguistiques

Ecrit peu après la guerre, ce livre ne peut pas, en effet, ne pas être mis en relation avec le contexte historique. Cet essai vise à dégager l'héritage commun des littératures et cultures anglaises, germaniques et scandinaves, à partir de leur origine « germanique », remontant au-delà « des vicissitudes historiques complexes » qui ont fait perdre de vue cette ascendance commune : Borges souligne la circulation des êtres, des textes ou des motifs, des langues et des religions. C'est la translation de la mémoire des peuples qui l'intéresse, la rencontre du paganisme et du christianisme, et la dialectique entre unité (puisque selon lui les textes reflètent la conscience qu'avaient les peuples « germaniques » d'appartenir à un même ensemble) et échanges entre peuples : difficile de ne pas songer au texte contemporain de Lévi-Strauss, *Race et histoire* (1952), en lisant cet éloge du mélange des peuples et des langues. En rend compte le parcours même de cet essai, publié au Mexique par un auteur argentin, sur la littérature « européenne », traduit en français, avec des allers-retours vers les langues anglaise, vieil anglaise…

Ainsi de l'histoire de *Beowulf* (qui associe Gètes, Danois, Frisons), du poète de « Widsith » qui décrit le monde connu, associant pays et peuples L'essai de Borges rencontre alors, de manière saisissante une œuvre critique et fictionnelle d'un autre contemporain, le britannique J.R.R. Tolkien, qui fait paraître en 1954-1955 son roman le plus célèbre (*The Lord of the Rings, Le Seigneur des Anneaux*), juste après *Le retour de Beorthnoth*, un dialogue dramatique qui prend la suite, sur le plan chronologique, de la *Bataille de Maldon*, poème fragmentaire présenté ici par Borges. Étrangement absent des pages consacrées à *Beowulf*, Tolkien – qui fut l'un des grands spécialistes de ce texte – est appelé par l'évocation des critiques formulées contre le poème (sa structure binaire, la place des monstres), par l'interprétation de *Beowulf* comme image de l'homme face à son destin. Présent implicitement à travers la mention de la traduction de *Beowulf* par Clark Hall (Tolkien ayant écrit un texte liminaire à la nouvelle édition (1940), par C.L. Wrenn, de John R. Clark Hall, *Beowulf and the Finnesburg Fragment, A Translation into Modern English Prose*), par l'intermédiaire de William Morris… Finalement, Borges souligne (comme Tolkien) la primauté de l'héritage nordique, « islando-norvégien » sur le versant germanique – disqualifiant implicitement la réutilisation qui a pu être faite des Nibelungen au XIX^{e} siècle et au-delà…

Dans l'histoire de l'édition française, ce lien est avéré par le témoignage de Christian Bourgois, qui remarquait en 2004, à propos de l'*Essai sur les littératures médiévales germaniques* qu'il avait fait paraître quatre décennies plus tôt, juste avant le roman de Tolkien : « Ce que j'aimais dans Tolkien, c'était […] son côté borgésien. […] C'est sous [l']influence [de Borges] que j'ai lu *Le Seigneur des Anneaux* comme une épopée borgésienne. » Même sans ce témoignage, éclate un goût commun pour les continents poétiques disparus (seuls quelques textes, ou des extraits, sont parvenus jusqu'à nous, de ces littératures protéiformes) ; pour des langues oubliées telles que le gotique ; pour l'importance accordée au contact direct avec le texte original – la traduction n'apparaît que comme un pis-aller, une manière d'aider le lecteur à aller goûter « la véritable saveur ancienne des textes originaux ». Qui, finalement, de Tolkien et de l'auteur du *Pierre Ménard…* a écrit que l'étude des textes originaux « a sauvé de l'oubli et de l'ignorance […], et présenté aux amoureux de la poésie et de l'histoire des fragments d'un passé noble qui, sans elle, serait resté obscur et enterré à jamais » ?

N.B. : L'orthographe de certains noms de peuples ou titres d'œuvres diffère ici des formes retenues par le traducteur de l'édition française de l'*Essai*.

Pour en savoir plus :

Jorge Luis Borges, M.E. Vasquez, *Essai sur les littératures médiévales germaniques*, trad. de Michel Maxence, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1966 (1998), 205 p. – titre de l'édition de 1966 : *Essai sur les anciennes littératures germaniques*

Christian Bourgois, Vincent Ferré, « Christian Bourgois, l'éditeur français de Tolkien », in V. Ferré (dir.) *Tolkien, trente ans après (1973-2003)*, Christian Bourgois éditeur, 2004, p. 37-46.

J.R.R. Tolkien, *Les monstres et les critiques et autres essais* [1983], Christian Bourgois Éditeur, 2006